

SOPHIE TAL MEN

LA TENDRESSE  
DES AUTRES

roman

ALBIN MICHEL

## PREMIÈRE PARTIE

« La mère est celle qui prend le couteau  
par la lame. »

Proverbe bantou

*Je m'appelle Thibault, j'ai dix ans et je ne veux plus marcher.*

*Mon prénom, je l'écris Tibo sur mes cahiers parce que les lettres qui ne servent à rien, je n'en vois pas l'intérêt.*

*Il paraît que j'ai du caractère et que ça va m'aider à aller mieux. Je ne sais pas bien ce que ça veut dire avoir du caractère. Si ça sous-entend qu'il est bon ou mauvais. En tout cas, le mien, il est sacré apparemment.*

*« Sacré Tibo », on m'appelle ici.*

*Et ici, ce n'est pas vraiment chez moi.*

*À l'heure qu'il est, je devrais être dans la cour de l'école. Lundi, c'est le jour du « foot bitume » pour les CM1. L'occasion de mettre une raclée à l'équipe de Kenzo. J'ai toujours aimé quand il perdait son sang-froid en contestant les points, ça me rendait encore plus fier. Plus populaire aussi. Sans moi, Kenzo doit s'ennuyer et être sage comme une image. Et ça m'énerve rien que d'y penser. De savoir que tout le monde continue à vivre comme avant et que ma famille puisse se passer de moi aussi facilement. Se*

LA TENDRESSE DES AUTRES

*lever le matin, se coucher le soir de la même manière. Dîner avec ma sœur. Jouer avec elle. Rire, tout simplement.*

*Maman toque à ma porte puis s'approche pour m'embrasser. Je n'aime pas sa façon d'hésiter, de me regarder comme si j'étais le garçon le plus triste de la terre. Je baisse la tête par réflexe, bougonne par principe. Si une part de moi est contente qu'elle soit là, l'autre souhaiterait qu'elle s'en aille. En fait, je suis en permanence en désaccord avec moi-même. « Lève-toi et marche ! » m'encourage une petite voix intérieure. « Pas la peine, reste au lit ! » m'ordonne une autre. Et c'est cette dernière que j'écoute.*

# 1

J'ai été si forte. Pourquoi craquer maintenant ? Juste au moment où Thibault a le plus besoin de moi. Normalement ce sont les enfants qui pleurent, pas les parents. Thibault, lui, n'a pas versé une larme depuis le début. Il râle, il crie, il boude, mais ne s'apitoie jamais sur son sort. Il doit tenir cela de son père. Je glisse ma main dans mon sac à la recherche d'un petit cachet blanc. De ceux que j'ai appris à avaler sans eau, à la va-vite, et qui vont bientôt me manquer cruellement. Je m'agrippe à la rambarde pour ne pas vaciller. Pour ne pas être tentée d'entrer dans sa chambre avant d'avoir séché mes larmes. Si j'avais pu anticiper ce flot d'émotions, je serais allée me réfugier dans ma voiture, à l'abri des regards. Mais je ne maîtrise rien en ce moment. Un mot suffit à me faire plonger. Le médecin rééducateur, qui m'a reçue un peu plus tôt dans son bureau, pourrait en témoigner.

– J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, m'a-t-il annoncé d'entrée de jeu.

Mes oreilles, elles, n'ont entendu que la fin de sa phrase et s'attendaient au pire.

– Je vous écoute.

– On vient de se réunir avec toute l'équipe. Les kinés, les ergos, les infirmières... et on pense que ça ferait du bien à Thibault de faire un break dans sa rééducation et de retrouver son environnement familial. On n'a pas l'habitude de laisser partir nos patients à ce stade mais, là, ça nous semble nécessaire. Il se braque, n'accepte plus aucune prise en charge. Je crois qu'il a besoin de souffler, de sortir de l'univers médical. On espère vraiment un déclic de sa part.

– Vous voulez dire qu'il va pouvoir sortir ?

– Oui.

J'ai scruté son visage. Son sourire rassurant. Et j'ai poussé un grand soupir de soulagement.

– Quand ?

– La semaine prochaine.

Quelque chose m'empêchait de me réjouir. Une mauvaise nouvelle par exemple.

– Vous m'avez parlé d'une... enfin, je veux dire...

– N'ayez crainte, rien de catastrophique... Sacré Thibault ! Ses réactions nous surprennent parfois.

– Comment ça ?

– Il refuse catégoriquement de quitter le centre.

J'ai mis un moment à réaliser. Cela me paraissait si improbable.

– C'est fréquent, ce genre de situation ?

L'homme en blouse blanche a secoué la tête en prenant

un air grave. Il s'est levé puis a commencé à faire les cent pas dans la pièce, tout en parlant avec les mains.

– Vous comprenez... Thibault est très en colère. Il en veut à la terre entière. Ici, il a évolué pendant quatre mois dans un milieu protégé qui l'a sécurisé. Il n'a côtoyé que des enfants différents, comme lui. Dehors, ce sera une autre histoire. Il le sait... Votre maison va lui rappeler sa vie d'avant, il va devoir faire le deuil de certaines choses. C'est toujours une épreuve pour nos petits patients de se confronter au monde extérieur.

C'est à ce moment que j'ai décroché. Les mots colère, deuil, m'ont heurtée de plein fouet. Je suis sortie de cette pièce avec l'impression insoutenable d'être une mauvaise mère. Incapable de protéger mon fils et de le rassurer. J'ai douté de notre famille, du cocon douillet qu'on avait su créer. J'ai douté de l'avenir. Si je n'étais pas assez solide pour soutenir Thibault ? Si j'étais terrorisée, moi aussi ?

Un bruit de frottement me fait ouvrir les yeux. Un garçon fonce droit sur moi, poussant les roues de son fauteuil avec une agilité d'athlète paralympique. Il s'arrête net à ma hauteur :

– Bonjour, t'es la mère de Thibault ?

Je lâche la rambarde.

– Bonjour... Tu le connais ?

– Bah, oui... forcément.

Je me sens bête d'avoir posé cette question. Le petit brun me détaille des pieds à la tête, l'air intrigué.

– Pourquoi tu n'entres pas dans sa chambre ?

– Thibault m’a demandé d’attendre un peu, l’infirmière est en train de lui faire un soin.

Mentir à un enfant, je ne suis pas fière. Surtout qu’il fronce les sourcils, pas convaincu par mes explications.

– Ça fait longtemps que tu pleures ?

Je regrette qu’il m’ait percée à jour et regarde ma montre entre deux reniflements.

– Cinq minutes...

– Ça doit être bon, maintenant, m’annonce-t-il avec entrain comme si j’avais besoin d’être encouragée. Tu peux y aller !

– Au fait, tu t’appelles comment ?

– Maxime.

– Merci, Maxime. Et s’il te plaît, pas un mot à Thibault.

Il acquiesce en souriant. Après un revers de manche pour balayer mes joues, je me décide enfin à pousser la porte.

Je trouve mon fils assis sur son lit, un casque sur les oreilles, en pleine partie de jeux vidéo. Il lève les yeux vers moi un quart de seconde puis retourne à son écran comme s’il ne m’avait pas vue. Cette désagréable impression d’être un fantôme, je commence à m’y faire. Je prends place sur le fauteuil face à lui et j’attends qu’il sorte de sa bulle. Parfois, cela n’arrive pas et je repars le cœur lourd. Aujourd’hui, j’ai de la chance. Au bout de quelques minutes, ses boucles blondes s’agitent et il ôte enfin ses écouteurs.



– Je t’ai apporté des pancakes à la banane, je l’in-  
forme, alors qu’il farfouille dans le sac que j’ai déposé  
sur son lit. C’est ta petite sœur qui les a faits pour toi,  
avec des pépites de chocolat.

Les remerciements font partie des bonnes manières  
qu’il a perdues. Comme bonjour, au revoir, ou les  
marques d’affection en général. Mais lorsqu’il dévore  
les pancakes à toute vitesse, sans prendre le temps de les  
mâcher, je me dis qu’il n’a pas changé et qu’il est aussi  
gourmand qu’avant. Lui apporter à manger – du sucré  
de préférence – est la seule chose qui semble lui faire  
plaisir. Le seul lien qui le rattache à la maison. Alors  
je ne manque pas une occasion. Et qui sait ? Peut-être  
que cela lui donnera envie de rentrer.

- Demain, je t’apporte des cookies.
- Non, ça va.
- Si, si... au caramel au beurre salé.
- OK.

Ses réponses se résument souvent à un mot, voire  
une syllabe. Je sais qu’il faut éviter certaines questions  
fermées, du genre : « Comment ça va ? As-tu passé  
une bonne journée ? » Tout ce qui pourrait l’amener à  
répondre : « À ton avis ? » et à le braquer encore plus.  
Au fil des semaines, je progresse :

- Qu’est-ce que tu as fait aujourd’hui ?
- Comme d’hab’.
- J’ai croisé ta kiné.
- Marido ?

– Elle m’a dit que vous aviez fait des jeux en plein air ce matin. C’est chouette.

– Tu parles, souffle-t-il. C’était pourri.

Une expression qu’il affectionne particulièrement en ce moment.

– Et le médecin, tu l’as vu récemment ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– On m’a laissé entendre que tu allais rentrer à la maison.

– Tu ne vas pas t’y mettre, toi aussi ! crie-t-il avant de me tourner le dos.

Discussion pourrie, doit-il penser et je sais que c’est fichu pour aujourd’hui, je n’obtiendrai plus un mot de lui. Pourtant, j’ai besoin de continuer à lui parler. Un besoin urgent, animal. Je me fais une petite place sur son lit et je m’allonge tout près du bord, comme je le faisais à la maison le soir pour qu’il me raconte sa journée d’école. Mais là, c’est moi qui prends la parole :

– On m’a donné cette info mais ce n’est pas moi qui décide, malheureusement... Ça me fait bizarre d’ailleurs, une maman aime bien choisir ce qui est mieux pour son enfant. Je le faisais avant. Mais je leur fais confiance, ils connaissent leur travail. *Les larmes ne sont pas loin. J’avance sur un chemin glissant, je le sais. Et je continue, dans un murmure* : Je veux juste que tu saches que je serais contente que tu rentres. Avec ton père et ta sœur, on l’espère de tout cœur, tous les jours. Depuis quatre mois. Tu nous manques tellement !

Son silence m’indique qu’il a bien entendu et qu’il

LA TENDRESSE DES AUTRES

trouve mes confidences pas si pourries que cela. Je n'avais pas encore eu l'occasion de le lui dire. Pour moi, c'était évident, mais après les mots du médecin, ça me paraissait important qu'il le sache. Mon fils, mon bébé. Je me sens plus légère d'un coup, plus confiante aussi.

– À demain, mon chéri... Je n'oublie pas les cookies.